

Virginie « descend » à Joigny

La biographe rapporte :

« *Un beau jour, Octobre 1883 M^{elle} Laval dit à M^{elle} Guyard : « Je vais vous envoyer comme supérieure... Supérieure de quoi ? dit aussitôt M^{elle} Guyard. ... de Joigny », ajoute M^{elle} Laval. L'élue avait 24 ans.*¹³⁵

La suite de l'histoire est jovinienne. Nouvelle vie, prénom de baptême retrouvé : Virginie redevient Jeanne. Le manuscrit raconte comment, peu après son arrivée à Joigny, lors d'un sermon de juin 1884, l'abbé Delinotte la « rebaptisa » : « *A l'occasion de la Saint Jean Baptiste, Mr le Chanoine Delinotte, aumônier de l'Institut Sainte-Alpais de Joigny dont M^{elle} Guyard était directrice, fit à la chapelle le sermon d'usage. Il choisit pour texte : « Jean est son nom » St Luc ch. II, v. 53. Tout l'auditoire comprit l'allusion. Dès cette date, M^{elle} Guyard reprit son nom de baptême, Jeanne.*¹³⁶ »

Les Secrets de Jeanne

Le secret de Jeanne n'est pas différent de celui d'Adeline : elle est religieuse. Mais la façon dont elle décline son engagement est originale, personnelle et répétitive.

Nous sommes, en ces années 1900, en pleine tourmente « de sécularisation et de ségrégation au nom de la liberté.¹³⁷ » Les lois de laïcisation se succèdent. Dans l'Yonne, le « petit père Combes » a fait, en 1904, son discours remarqué à Auxerre, à l'occasion de l'inauguration du marché couvert, annonçant la séparation de l'Eglise et de l'Etat.

Il nous a paru intéressant de reproduire ici les étapes de la laïcisation que l'anonyme biographe de Mademoiselle Guyard récapitule ainsi¹³⁸ :

1880	Décrets contre les Congrégations religieuses
1882	Laïcisation des écoles primaires publiques Crucifix enlevé des écoles publiques
1886	Laïcisation du personnel enseignant des écoles primaires publiques
1889	Obligation du service militaire pour les séminaristes – « Les curés sac au dos » formule du jour
1901 à 1904	Spoliation des ordres religieux Interdiction d'enseigner à tous les Congréganistes
1905	Abolition du Concordat de 1801
1907	Loi de séparation de l'Eglise et de l'Etat L'Eglise devait former des associations cultuelles Le pape Pie X vit là un danger de schisme L'Histoire rapporte qu'après avoir passé une nuit en prière près du tombeau des Apôtres de la Basilique de St Pierre, le St Père se retira le matin, les cheveux blanchis.

135. – Archives Désir, manuscrit anonyme, Mademoiselle Guyard, page 36.

136. – Ibidem, page 9

137. – L'expression est empruntée à Alype-Jean Noirot.

138. – Archives Désir, pages 56 & 57.

10 août 1906	<i>Rome repousse « Les associations cultuelles ». Pour obéir au Pape, l'Eglise de France fit le sacrifice de ses biens et elle accepta la pauvreté</i>
Les années...	<i>... qui suivirent justifièrent la décision de St Pie X. L'Eglise de France pauvre... Oui, mais l'Eglise de France libre.</i>

A ce moment délicat de la vie de l'Eglise, Marthe Laval, sentant le danger pour l'Institut Normal Catholique, fait passer la consigne à toutes ses « filles » de taire leur engagement religieux. Elles ont la défense absolue de se déclarer religieuses, même à leurs propres parents et une permission spéciale de Rome les délie de leurs vœux le temps des interrogatoires civils qui ne manquent pas de se produire. « *Ma mère n'a jamais su que j'étais religieuse* », dira plus tard Jeanne Guyard, « *On savait que ma sœur Berthe était ursuline et on me disait : Toi, on n'aurait pas été étonné que tu sois religieuse.*¹³⁹ »

Mademoiselle Guyard a compris, très bien compris. Nous allons voir comment. L'anecdote est si savoureuse et incroyable qu'il nous a semblé nécessaire de reproduire in extenso son récit :

« [...] Mais on soupçonnait qu'elles étaient « des religieuses en robe de soie », ce qui faisait rire certains. On les disait des « Jésuitesses » qui remplaçaient les congrégations chassées, etc, etc. Donc, le secret était strictement gardé. Ce régime peut donner l'explication d'une certaine attitude réservée des « anciennes » qui ont vécu ces heures tragiques. « *L'habitude est une seconde nature* ».

« Pour faciliter le secret, chacune, au moment de l'émission de ses vœux, soit temporaires, soit perpétuels, les prononçait devant les seuls témoins nécessaires : le R.P. Lantiez, M^{lle} Laval, 2 ou 3 compagnes aînées.

« Lorsqu'elle sera fixée à Sens, M^{lle} Guyard aura l'occasion de se rendre à l'Archevêché. Un jour, reçue par Mgr Ardin, celui-ci lui présenta un numéro du périodique « *Rome* » qu'il venait de recevoir. « Regardez donc, M^{lle}, le nom des Congrégations religieuses de France est inscrit là. Je lis : Humbles Filles du M^{sr} Calvaire de Notre Seigneur Jésus, fondées par M^{lle} Adeline Désir. » Sans perdre contenance, M^{lle} Guyard répondit : « Je sais que M^{lle} Désir a eu l'intention de fonder une congrégation religieuse. »

« Même à l'Archevêque du diocèse, le secret n'avait pas été révélé. La confiance de Mgr Ardin en M^{lle} Guyard était telle qu'il n'insista pas, au grand soulagement de la visiteuse.

« Pendant cette visite, dans le bureau de l'Archevêque, se tenait son secrétaire particulier, le fin Mgr Barillon. En silence, il avait suivi la conversation. Il se réserva d'accompagner M^{lle} Guyard lorsqu'elle se retira. Arrivés dans l'antichambre, à brûle pourpoint : « Il a gobé ça, l'Patron ! » M^{lle} Guyard sourit, ce fut tout... (authentique). »

Mademoiselle Guyard savait tenir un secret !

L'Institut Sainte-Alpais de Joigny ne fut pas épargné par la vague anticléricale. Seules les chapelles dépendant d'un établissement furent

139. – Ibidem, page 57

Sur l'angle de l'intégration, étaient dansés des
bals dans Chaque fois que l'autorité civile les
beschouvent lors du sujet.
Mais on comprend que elles étaient "des
répétitions de bals de l'ancien régime".
Surtout, on les décrivait "des fêtes sans gaieté",
ou sont les répétitions classiques, etc. etc.
Donc, le sujet était sûrement jadis
le signe peut-être de l'application d'une
certaine volonté sociale des "Anciens" qui ont
vécu des heures tragiques, "l'habitude est une locu-
ration".

Pour faciliter le sujet, chacune, une vingtaine de
minutes à la main, soit l'application, soit l'application
des personnes et devant les deux toutes ces personnes;
Le P. T. Lantier, M. le docteur, 2 ou 3 compagnons amis,
longue file sera tirée par M. Guyard

aux personnes de se rendre à l'abordable. Y ven-
tue, regard pour M. Lantier, salut pour l'autre
des membres du pèlerinage. "Où est qu'il va quand ce

réveille." Répondait alors, Mme, à une des interrogations
d'Alphonse de Flavacq. Et aussitôt la "je l'ai ; quelle
fille de M. Fabrice de l'île Vigier" ! "Où l'a-t-elle trouvée ?"
"Elle a été fabriquée par Mme Désir." "Où son jardin botanique,
Mme Guyard, le jardinet ?" Je sais que Mme Désir a eu
"l'intention de faire une longue promenade."
Réponse à l'Archiviste du Musée : le sujet
n'avait pas été écrit. "Le Comptoir de M. Lantier
en effet Guyard" était-telle que il se souvenait alors, dans
grand développement de la Vérité.
Pendant cette visite, dans le bureau de l'Archiviste
il traitait son tableau botanique, la fin de l'heure
en silence, et avait terminé la conservation. Il ten-
ait alors d'accompagner Mme Guyard longs allées
notre. Arrivés dans l'antichambre, à l'entrée
l'accompagnait : "Il a pris sa p'tite robe !" grande voix.
Ce fut tout.

Yours resteraient à l'opéra jusqu'à minuit.
D'une amitié journal local de l'Assemblée, un brin
l'hostile suivante évidente : "Je ferai une déclaration

autorisées à rester ouvertes, « à la condition expresse de rester privées, c'est-à-dire d'être réservées aux besoins exclusifs pour lesquelles elles ont été créées¹⁴⁰. » Mademoiselle Guyard n'est pas, on l'a constaté, d'un tempérament tiède et l'abbé Delinotte continua à célébrer la messe à la chapelle, tant qu'elle fut accessible. Le jour où l'autorité civile y apposa indûment les scellés (la chapelle avait bien entendu, été déclarée ouverte uniquement pour les besoins internes à l'établissement), Jeanne Guyard sut montrer sa détermination à l'autorité civile. Elle tint tête au commissaire de police un peu éberlué qu'une *faible femme* fût aussi incisive et parfaitement au courant de la circulaire ministérielle que lui-même n'avait peut-être pas lue. Avertie par des informateurs amis, Jeanne Guyard avait pris, dans l'urgence, l'initiative de dissimuler le Saint-Sacrement dans un placard dérobé loin de la chapelle, cachette connue par la suite des seuls initiés. L'ardente directrice ne s'en tint pas là. Elle adressa des réclamations au maire de Joigny¹⁴¹, comme au Préfet. L'affaire parvint au Ministère de l'Intérieur et des Cultes qui confirma le refus de réouverture. Mais le Saint-Sacrement, au secret lui aussi, restait disponible au culte ! Puis on revint de part et d'autre, à plus de calme et, après l'envoi d'un autre courrier au Sous-Préfet, les scellés finirent par être levés.

Le Sillon dans la chapelle

La cause des classes laborieuses fut une des préoccupations premières d'Adeline Désir. Jeanne Guyard s'en montra la digne héritière lors de l'aventure du *Sillon*. Ce mouvement qui souleva la jeunesse dès avant 1900, décidé à réconcilier ouvriers, ruraux, Eglise et République, était dans la droite ligne du catholicisme social prôné par Frédéric Ozanam.

« *Le Sillon [...] s'oriente vers une pédagogie qui, nourrie d'une philosophie de l'action, estime secondaire d'avoir à se définir un corps de doctrine régulé par la hiérarchie et le clergé et à qui il suffira, en toute occasion, de vivre l'esprit de l'Evangile.* »

Mais les Joviniens savent-ils que le développement du Sillon fut protégé dans l'Yonne par Mademoiselle Guyard ? Lisons sa biographie, à la page 73 :

« *Dans ses débuts, « le Sillon » se tourna vers l'Institut pour différentes réunions intimes et secrètes de ses premiers adhérents. Melle Guyard les accueillit... Son noble cœur ne pouvait les repousser. Les deux chefs régionaux¹⁴², sous la direction de l'abbé Davost¹⁴³, firent dans la chapelle de l'Institut Sainte-Alpais, leur veillée d'armes, une nuit entière, priant au pied du Tabernacle, tels les chevaliers d'autrefois, avant leurs solennels engagements du lendemain. Et ce fut là, en effet, le point de départ*

140. – Archives Désir, manuscrit anonyme, Mademoiselle Guyard, 1960, page 59.

141. – C'est ce courrier, daté du 23 novembre 1903, de demande d'ouverture d'une chapelle dont fait état Bernard Fleury, à la page 276 de son ouvrage *La vie publique à Joigny, de la Révolution à la Belle Epoque*, Collection Mémoire et Patrimoine, A.C.E.J. 2005. En fait, il ne s'agissait pas d'une demande d'ouverture de chapelle, mais d'une revendication de la liberté d'en disposer, selon la loi.

142. – Il s'agit sans doute de deux laïcs, Pierre Leprétre et Pierre Rendu ; nous remercions Jean-Marie Sapin des documents mis à disposition et des informations qu'il nous a si aimablement prodiguées, dont celle-ci.

143. – Joseph-Gabriel Davot, Missionnaire diocésain en 1908. Il meurt le 30 janvier 1912 (Alype-Jean Noirot, ouvrage cité, tome 3, page 361).

d'un magnifique mouvement d'Action catholique qui transforma la jeunesse de l'Yonne, enflammée par le feu de Marc Sangnier¹⁴⁴.

« Il va sans dire que, lors de la condamnation du Sillon par Pie X, en 1910, les affiliés de l'Yonne et leur aumônier se soumirent sans hésiter aux décisions de Rome. Pendant un certain temps, un bulletin faisait le service d'agent de liaison entre les membres du Sillon¹⁴⁵. Avec l'agrément de Melle Guyard, Melle Harcq collaborait à sa composition par des articles fort appréciés des jeunes. »¹⁴⁶

L'abbé Gabriel Joseph Davot, descendant de la famille des Bonneville et cousin de la famille Frecault¹⁴⁷ est né à Villeneuve-sur-Yonne le 19 mars 1876. Séminariste à Saint-Sulpice, il est ordonné prêtre à Paris le 27 mai 1899 et connaît les balbutiements du Sillon à Paris. Il se retire en 1904 à Joigny pour des raisons de santé¹⁴⁸. Cette même année, « *lors du troisième congrès national du Sillon à Lyon, il présente aux responsables la délégation icaunaise et reçoit la confirmation officielle de sa démarche : « Fondez des Sillons ruraux.*¹⁴⁹ » Il ouvrit, le 19 octobre 1904, place Saint-Jean, dans la *Maison du bailli*, alors appelée la Maison de Bois,¹⁵⁰ le premier Institut populaire rural dont le rôle était d'accueillir et de former (entre autres, la Jeune Garde et les responsables du Sillon de l'Yonne)¹⁵¹. Cet institut disposait d'une salle d'études et de conférences et d'une bibliothèque. On y tenait une perma-

144. – Il nous a paru logique d'évoquer un autre secret, celui de l'ascendance, longtemps cachée mais illustre, de Marc Sangnier : il était l'arrière-petit-fils naturel d'Alfred de Vigny et de Virginie Ancelot. Vigny fit de leur fille Louise, née le 13 février 1825, sa légataire universelle et c'est d'elle que descend Marc Sangnier. Cette information fut progressivement rendue officielle, par trois publications :

- *Alfred de Vigny et les siens*, documents réunis par Madeleine Ambrière, Nathalie Basset, Loïc Chotard et Jean Sangnier, Centre de recherche, d'étude et d'édition de correspondance du XIX^e siècle de l'université Paris Sorbonne (Paris IV), Paris, 1989 ;
- *Vigny et Virginie Ancelot*, article de Sophie Marchal paru dans le Bulletin N° 29 de l'Association des Amis d'Alfred de Vigny, pages 8-22, Imprimerie Escandre-Sorel, Touques, 2000 ;
- *Alfred de Vigny, de Jean-Pierre Lassalle*, Fayard, 2010.

Nous remercions Sidonie Lemeux-Fraitot, secrétaire de l'Association des Amis d'Alfred Vigny, de cette information.

145. – Il s'agit de *La Bonne Terre*, fondé par l'abbé Davot, en novembre 1904 et dont il était le rédacteur. Ce journal mensuel fut l'organe du Sillon pour l'Yonne jusqu'en 1908, date à laquelle il devint l'organe national du mouvement. L'éditeur en était Monsieur Tissier, (1908-2008, Centenaire du premier congrès des Sillons ruraux, Actes du Colloque, Institut Marc Sangnier, Secrétariat Central des Initiatives rurales, Groupe Sillon de l'Yonne, 2008, page 28). Monsieur Tissier était directeur du *Courrier de Joigny* et sa fille Marguerite fut élève de l'Institut Sainte-Alpais ! (information de Madame Bober, petite fille de l'imprimeur, que nous remercions vivement).

146. – Alors assistante et plus proche collaboratrice de Jeanne Guyard.

147. – A ce propos, on se reportera à l'article de Jean-Luc Dauphin, cité en note 55, complété de celui de Jean-Marie Sapin, dans *Etudes Villeneuviennes* n° 38, « Un abbé démocrate : Gabriel Davot », 2007, pages 17 - 19 et de celui de Jean-Luc Dauphin, *Etudes Villeneuviennes* n° 40, « Un souvenir de l'abbé Davot », 2009, pages 100-101.

148. – Alype-Jean Noirot, ouvrage cité, tome 3 page 361.

149. – Eglise dans l'Yonne n° 8 du 26 avril 2008.

150. – En 1966, dans une note infra-paginale de son ouvrage *L'abbé Léon Vulliez* (1879-1965), l'abbé Milet note : « *Les Joviniens apprendront sans doute avec curiosité que le grand drapeau tricolore que l'on suspend, aux jours de fêtes patriotiques, à la voûte de l'église Saint-Jean au dessus du sanctuaire, est un drapeau qu'avait fait faire l'abbé Vignot, ami de l'abbé Vulliez, pour décorer la façade de la Maison de Bois, les jours de grandes réunions du « Sillon », vers 1905-1910. Le drapeau en question a été rénové depuis ; mais son usage est resté. Il rappelle aux Joviniens que Joigny fut une petite « capitale » sillonniste* », (page 23).

151. – *Centenaire du premier congrès des Sillons ruraux, 1908-2008*, Actes du Colloque, intervention de Jean-Marie Sapin : L'abbé Davot, Institut Marc Sangnier, Secrétariat Central des Initiatives rurales, Groupe Sillon de l'Yonne, 2008, page 23.

nence deux fois par semaine¹⁵². C'était aussi le siège de la publication du bulletin *La Bonne Terre*, régulièrement sous-titré de ce leitmotiv significatif de l'esprit du mouvement : « *Il faut aller au vrai avec toute son âme* ».

Le 30 octobre de cette année, lors de la première réunion du Sillon Rural de l'Yonne, René Massot présentait un rapport qui le fit considérer comme le précurseur en la matière.¹⁵³

En 1905, le congrès régional eut lieu à Tonnerre. Joigny fut ville d'accueil en 1906, en présence de Marc Sangnier, fondateur du mouvement. Est-ce à cette date qu'il convient de placer cet épisode de la *veillée d'armes* ? C'est probable. Le 19 août 1906, lors de ce congrès, l'abbé Davot expose son rapport sur le fonctionnement des *Cercles d'études*¹⁵⁴ devant la représentation d'une vingtaine d'entre eux, au cours d'une matinée studieuse. Une messe solennelle à l'église Saint-Jean réunit ensuite tous les participants. L'abbé Vignot prêche le sermon et l'après-midi, au marché couvert, Marc Sangnier « *pulvérise un anti-clérical connu, venu interjecter la contradiction* » devant une foule de 1500 personnes.¹⁵⁵ La journée se termine par un banquet. L'abbé Davot y porte un toast relevé par René Massot qui souligne la convergence de vues entre les jeunes Sillonistes et les jeunes de l'A.C.J.F.¹⁵⁶

Le compte rendu de cette dixième réunion trimestrielle des Cercles d'études du Sillon de l'Yonne¹⁵⁷ se termine par cette pensée de Monseigneur d'Hulst, ami des *Humbles filles* : « *L'humanité tend vers le nivelingement intellectuel, moral, économique. C'est l'évolution démocratique. Comme disciple de l'Evangile, je n'ai aucune raison de m'en affliger ; je dois même saluer, dans ce que cette tendance a de légitime, un triomphe tardif de la pensée chrétienne.* »



Il est tentant de penser qu'avec l'appui, tant des hautes autorités ecclésiastiques que du clergé local, la protection accordée au Sillon par Les *Humbles filles*... ait également favorisé l'émergence des Cercles d'études féminins. Lors de ce grand rassemblement du 19 août 1906, *La bonne terre rapporte* : « *Un certain nombre de dames de nos groupes féminins du Sillon, se cachent modestement au fond de la salle* ».¹⁵⁸ Aucune trace officielle ne permet cependant d'affirmer qu'elles en furent initiatrices ou participantes, aucune identité féminine n'étant citée.

152. — *Ibidem*, page 5.

153. — Alype-Jean Noirot, *La Vallée d'Aillant*, tome 2, 1974, pages 14 & 15

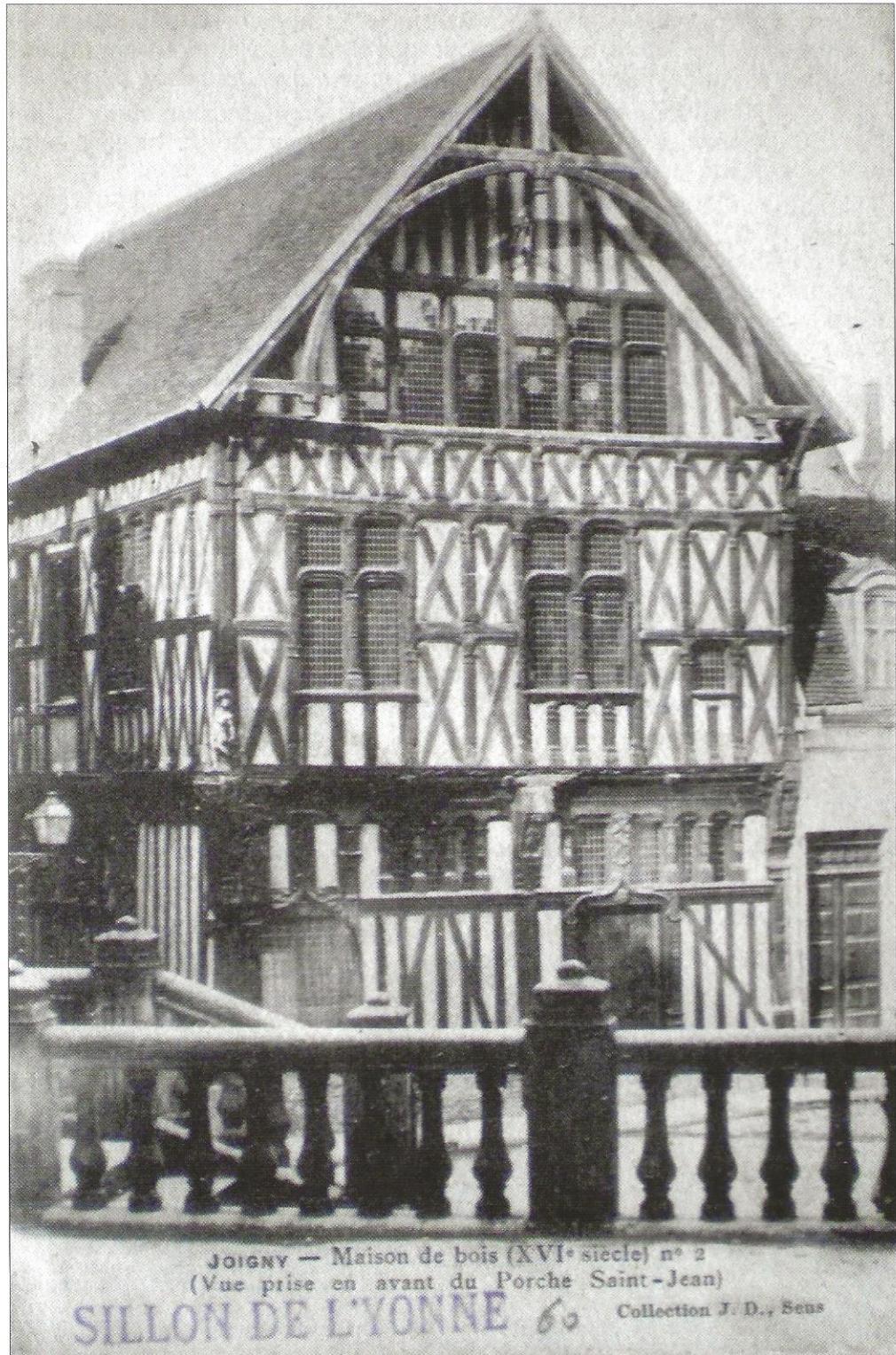
154. — Ces Cercles d'études semblent avoir été lancés par l'abbé Vulliez, alors jeune prêtre à Avallon. « *On y commente l'évangile, on y parle de la fondation des premiers syndicats, des expériences sociales de Carnégie aux Etats Unis. On s'y cultive, en étudiant La Divine Comédie de Dante [...] on y parle aussi beaucoup du Sillon [...] on y invite le chanteur Théodore Botrel. Après lui, toute la ville chante l'hymne Aux sillons, dédiée à Marc Sangnier* ». (L'abbé Léon Vulliez, ouvrage cité, page 19).

155. — Alype-Jean Noirot, *Le département de l'Yonne comme diocèse*, tome 3 pages 236 & 237.

156. — Action Catholique de la Jeunesse Française.

157. — *La bonne terre*, 3^e année, N°9 , page 186.

158. — *La bonne terre*, Imprimerie Tissier, 19 août 1906, page 174.



JOIGNY — Maison de bois (XVI^e siècle) n° 2
(Vue prise en avant du Porche Saint-Jean)

SILLON DE LYONNE 60

Collection J. D., Sens

Carte postale portant le cachet du Sillon (coll. part.)

Les prêtres protecteurs du Sillon de l'Yonne (plus d'une trentaine au cours des années 1900), furent, avec l'abbé Davot, l'abbé Total, fondateur du premier Sillon rural à Chichery, l'abbé Berthier à Béon, qualifié de « *grand ami* » et *compagnon de la vie sacerdotale de l'abbé Vulliez.* »¹⁵⁹ Ils entraînèrent avec eux et derrière Marc Sangnier, des chrétiens engagés dans un mouvement d'action catholique et civique, tant rural qu'urbain irréversible, dont les répercussions sociales et spirituelles sont évidentes dans l'Eglise et la société d'aujourd'hui. L'interdiction de Pie X condamna le Sillon. Elle n'arrêta pas le mouvement.

L'Institut Sainte-Alpais s'exporte

Jeanne Eugénie Claude Guyard organise, soutient, protège, voyage, conseille, prépare, tait, accueille, cache, prie, sans relâche, infatigable. Elle est de tous les combats contre l'ignorance, l'intolérance, la pauvreté, l'exclusion...

Marthe Laval commence à lui confier des responsabilités au niveau national : elle est chargée, en 1903, d'organiser une retraite d'un mois pour un groupe important de consœurs fêtant leur dixième année de vœux, réunissant plusieurs entités venues de France avec les toutes nouvelles normandes de Fribourg¹⁶⁰. « *Les grands exercices de Saint Ignace se déroulèrent à Bruneval dans le Pavillon de l'ermitage.* »¹⁶¹

En 1905, elle se rend en pèlerinage à Jérusalem en compagnie de dix de ses compagnes. C'est l'occasion de conférences pieuses dont elle fera bénéficier à son retour, celles qui sont restées à Joigny.

Jeanne Guyard ajoute enfin aux œuvres de l'Institut Sainte-Alpais *l'œuvre des Tabernacles*, restée en souffrance depuis le départ des Dames du Sacré Coeur, « filles » de Madeleine Sophie Barat. C'est l'occasion pour elle de nouer des contacts avec le clergé diocésain, de l'accueillir à Joigny, de recevoir même parfois des confidences, en ces temps difficiles. Elle avait gagné la confiance de tous.

L'œuvre de Joigny est à son apogée en 1907. Jeanne a réussi à planter et faire prospérer l'enseignement d'Adeline Désir. Mais à cette école, on ne se repose pas sur ses lauriers : mademoiselle Guyard est attendue à Sens...

L'Institut Sainte-Alpais après Jeanne Guyard

A Joigny, au départ de Mademoiselle Guyard, se succédèrent à la direction, mesdemoiselles Marie Rigolet, Joséphine Fréchot (née le 20 avril 1871 à Guerchy)¹⁶² et Berthe Dussaussois, qui fut la dernière¹⁶³.

159. – Abbé Jean Milet, L'abbé Léon Vulliez (1879-1965), Imprimerie administrative centrale Paris, 1966.

160. – A Fribourg avait été créée une Maison où elles se seraient repliées au cas où elles auraient été expulsées de France à l'occasion de la laïcisation de l'enseignement.

161. – Aujourd'hui Saint-Jouin-Bruneval (Seine maritime) Mademoiselle Guyard, ouvrage cité, page 75

162. – A.D. Yonne 5 Mi 451/7, registres d'état civil de Guerchy.

163. – Un article ultérieur sera consacré aux personnalités, enseignantes et aux anciennes élèves de l'Institut Désir et de l'Institut Sainte-Alpais.

1945 sonne le glas de l'Institut Sainte-Alpais, comme 1914 avait sonné celui du pèlerinage à Cudot.

Les difficultés financières se sont accumulées et les travaux à réaliser sur les bâtiments sont trop importants. La guerre a produit ses dégâts. L'effet pervers du secret provoque peut-être celui inverse de celui escompté, à savoir de recruter. Faute d'être connue, la petite société de Joigny voit son effectif fondre comme neige. Le petit *Institut Normal Sainte-Alpais* ferme ses portes.

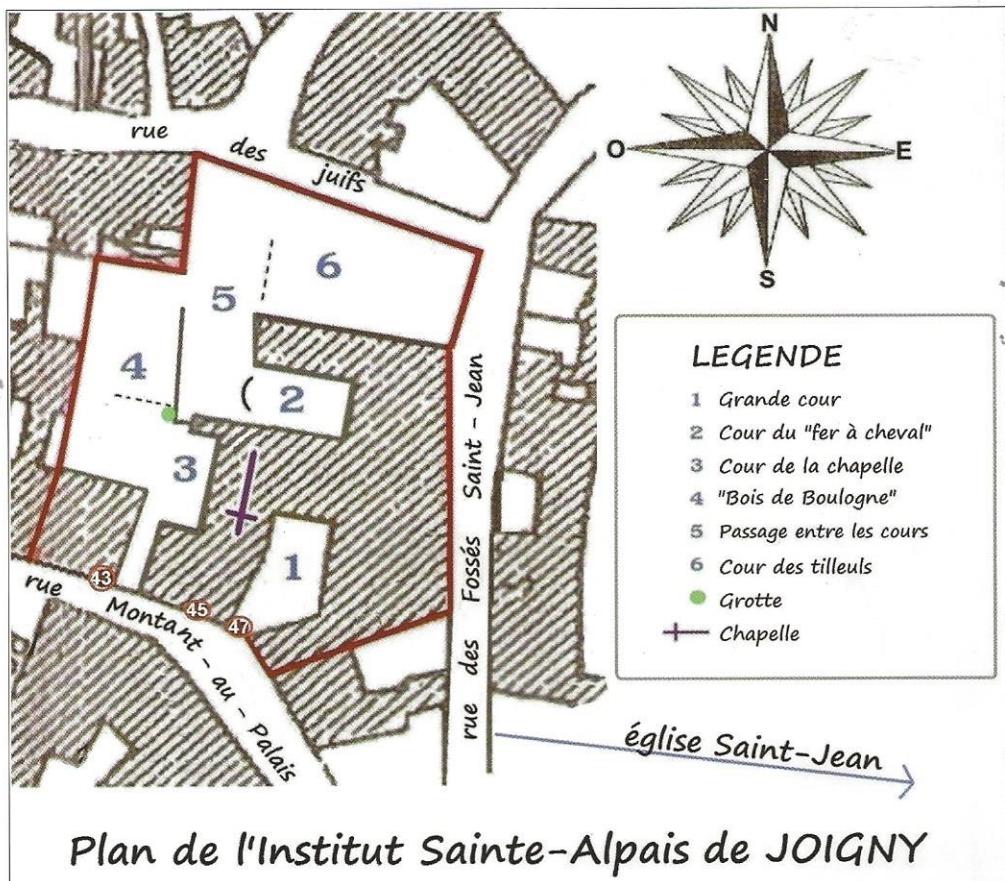
A partir de 1945, le docteur Fort¹⁶⁴, chirurgien à Joigny, dont la fille Monique est élève à l'Institut, tente de renflouer les caisses pour faire perdurer une école que dirigera encore deux ans Mademoiselle Madeleine Barré, assistée de Mademoiselle Marie-Louise Picon, surveillante, sous le nom de *Cours Sainte-Alpais* et qui ne dépend plus de Paris. Mais l'établissement clôt définitivement en 1947. L'enseignement libre à Joigny se reporte alors sur l'école Sainte-Thérèse, tenue par les Sœurs de la Présentation de Tours, boulevard du nord et sur les établissements publics de la ville.



164. – Dont Ginette Vallée, ancienne élève de l'Institut Sainte-Alpais, sera plus tard l'assistante.

V. - Une visite de l'Institut en 20 cartes postales

Le fonds de cartes postales de l'institut est heureusement très riche¹⁶⁵. Peu de pièces échappent à la photographie : la salle bleue (qu'on peut aisément imaginer grâce à la rouge et à la verte) et le bureau de la Directrice. Le plan¹⁶⁶ présenté (ci-dessous) montre la masse des bâtiments et les différentes cours. Nous avons choisi d'orienter les cartes postales, afin que la visite soit plus aisée. Une vignette extraite du plan, orientée comme la carte postale et placée en angle sur chacune d'elles essaie d'aider à une meilleure compréhension des lieux.

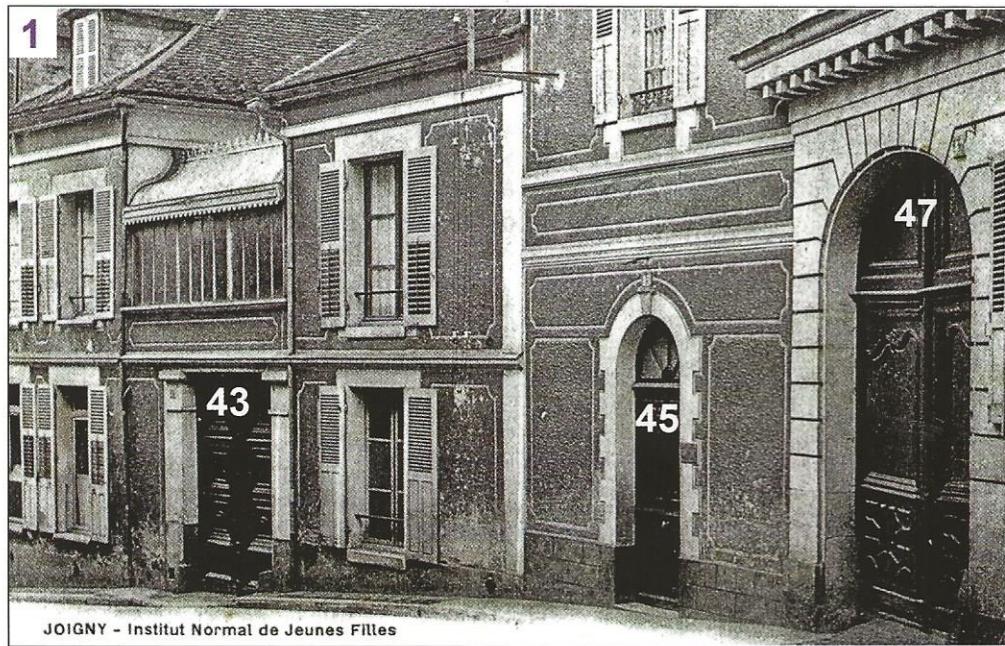


Nous devons l'essentiel de nos informations à Mademoiselle Milet qui a fréquenté l'Institut comme élève puis comme professeur de lettres classiques, de 1936 à 1947 et à Madame Marie-Madeleine Pascal-Viry, élève de 1939 à 1945¹⁶⁷. Toutes deux ont accepté de raconter. Madame Lecestre, par

165. – Nous adressons nos plus vifs remerciements à Jean-Pierre Reynord, à qui nous devons l'essentiel des cartes postales et à Gérard Ott qui les a soigneusement numérisées, comme d'autres clichés illustrant cet article.

166. – Plan réalisé d'après celui de la vieille ville, paru dans les pages centrales du petit guide de Madeleine Boissy et Eliane Robineau, A la découverte de Joigny, A.C.E.J., 1996.

167. – Que nous remercions vivement. Sans leur témoignage et leurs dons, cet article aurait été beaucoup moins documenté et les archives de Sainte-Alpais de Joigny n'auraient pas été réunies



Les façades de l’Institut, du 43 au 47 rue Montant-au-Palais



La cour du 47, rue Montant-au-Palais

les visites qu'elle nous a offertes, a permis de reconstituer la distribution des locaux tels qu'elles les ont connus.

Ces cartes postales datent, pour la plupart, d'avant 1910, soit une trentaine d'années avant l'arrivée de ces deux témoins.¹⁶⁸

Si nous pénétrons, aujourd'hui, comme hier, au n° 47 de la rue Montant-au-Palais (1) par la grande porte cochère que n'empruntaient pas habituellement les élèves, nous sommes impressionnés par l'allure du lieu. Une grande cour dessert les bâtiments sur trois côtés. (2) Au rez-de chaussée, à droite, s'ouvrait le salon auquel les élèves n'avaient pas accès (3). Un large escalier et sa glycine aujourd'hui disparus dans les travaux de rehaussement et d'aménagement de l'immeuble, menait au premier étage. Ce niveau était desservi par un palier que nous nommerons pédagogique, garni d'une bibliothèque et d'une vitrine de sciences (4)). Les élèves passaient sagement devant le bureau de la directrice puis s'égaillaient, petites péronnelles savantes, dans les salles de cours : salle rouge pour le catéchisme (5), bleue pour les mathématiques et les sciences : Mademoiselle Martin y enseigna longtemps. La destination de la salle verte est moins précise et sans doute polyvalente. (6)

On accédait, au troisième étage, à la salle de dessin, surnommée « le poulailler » (7, 8 et 9) par quelque fillette irrévérencieuse envers le professeur, Mademoiselle Poulet, qui n'échappait pas à cette raillerie facile. Elle les initiait au croquis, à la peinture, à la décoration, à la perspective...

La lingerie et les lavabos, à l'étage au dessous (10), ont été immortalisés par Denise Gavet.¹⁶⁹

Les pensionnaires se souviennent de l'eau de la toilette puisée à l'unique robinet et qui, dégourdie d'un filet du broc brûlant, restait fraîche dans la cuvette.

On a aujourd'hui du mal à imaginer les élèves en cours : l'effectif ne dépassait pas six ou sept. Elles se tenaient autour de la grande table centrale, assises sur des tabourets qu'elles glissaient sous le tapis de table après le cours. Cette large nappe leur inspirait parfois quelques « niches ». Cachées en silence sous ce grand bureau, elles réapparaissaient dès que l'enseignante était partie s'enquérir de la raison de leur absence.

Les cours se répartissaient de la classe des petites à la terminale qui fut d'abord celle du brevet supérieur avant de devenir celle du baccalauréat.

Le programme se distinguait de celui de l'école publique par l'apprentissage du catéchisme, la prière du matin à Sainte Adélaïde¹⁷⁰ et le cours de maintien que les petites élèves pouvaient mettre en pratique lorsque les parents étaient conviés une fois par semaine au cours de leur progéniture. Installées derrière elles dans les confortables fauteuils, les mères pouvaient alors juger de l'intérêt de leur fille pour l'étude. Mademoiselle Milet raconte cette anecdote : une mère tricotait tout en surveillant d'un œil sa fille¹⁷¹.

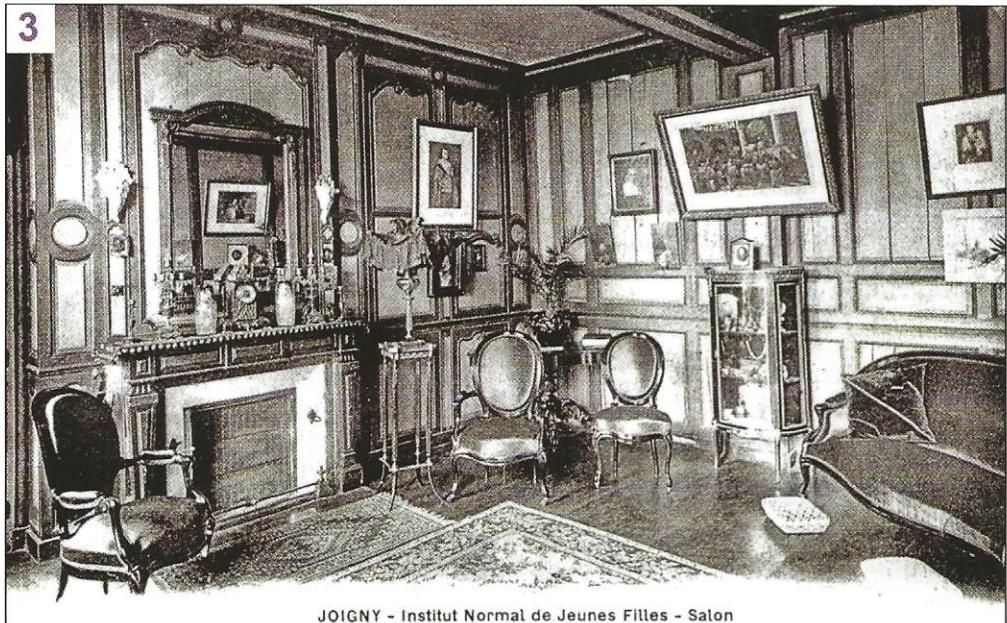
168. – Avant 1909 ; le cachet de la poste faisant foi. Collection, particulière.

169. – Ancienne élève à qui les leçons de dessin auront sans doute profité.

170. – La sainte patronne d'Adeline Désir, protectrice du Comité.

171. – Elle tricotait, car perdre du temps aurait été péché de fainéantise.

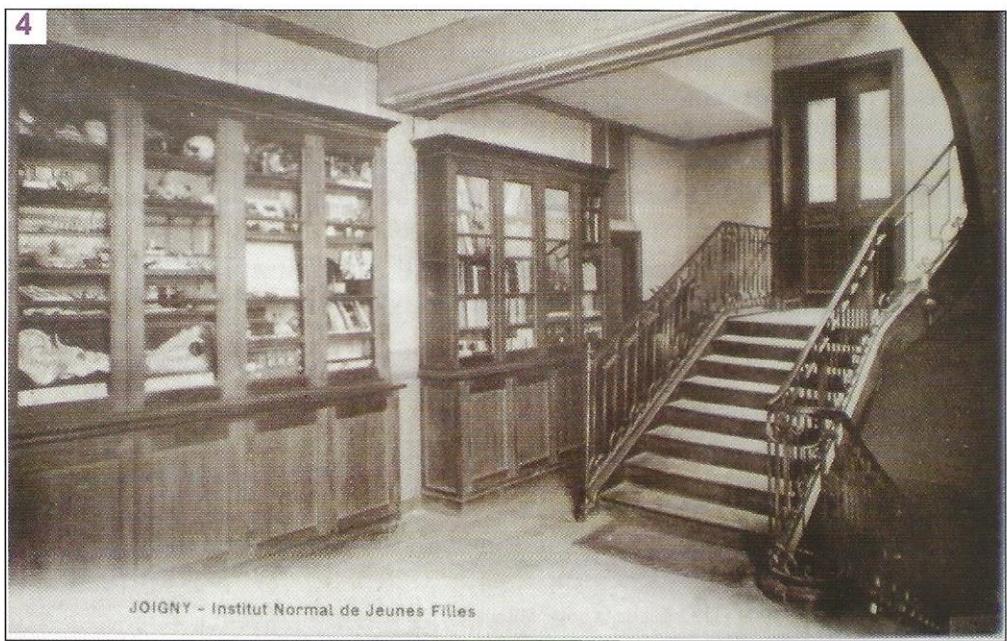
3



JOIGNY - Institut Normal de Jeunes Filles - Salon

Le salon de réception

4



JOIGNY - Institut Normal de Jeunes Filles

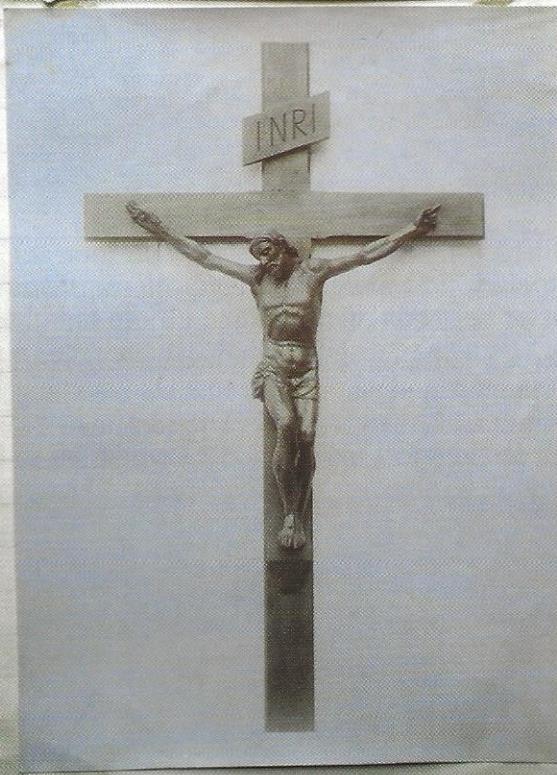
Le « Palier pédagogique » avec ses vitrines, vrai « cabinet de curiosités »

L'Abbé P. Delinotte

Chanoine honoraire de Sens

SUPÉRIEUR DE L'ECOLE ST-JACQUES

DIRECTEUR DIOCESAIN DE L'ŒUVRE DES VOCATIONS SACERDOTALES
tout heureux d'offrir à Mademoiselle Laval
ses respectueux hommages, cette première
épreuve d'un crucifix l'que nous Toigny



Constatant que décidément la petite ne se tenait pas « comme il faut » elle la rappela à l'ordre de la pointe de son aiguille ! Bonnes manières ?

Les jeunes filles apprenaient le savoir vivre, la conversation et autres bons usages qu'une jeune fille se devait d'intégrer alors. Elles étaient priées de porter chapeau, gants et socquettes ou bas dès qu'elles franchissaient la porte de l'institut. Les externes passaient cette porte pour y entrer le matin, au numéro 45 (1), où les attendaient dans une pièce avec estrade, la surveillante et le classique appel. Mademoiselle Barbier, hôtesse, les accueillit longtemps.

5



JOIGNY - Institut Normal de Jeunes Filles - Salle de Cours

La salle rouge...

6



JOIGNY - Institut Normal de Jeunes Filles - Salle de Cours

... et la salle verte

Afin de préparer leurs examens dans les meilleures conditions, à partir de 1935, les jeunes filles les plus méritantes ou jugées les plus aptes, disposaient de la chambre individuelle située au fond de la cour dite *du fer à cheval* à cause du petit tremplin maçonné qui la circonscrivait à l'ouest. (11 et 12). Au coin, un escalier intérieur permettait l'accès au sous-sol où se préparaient aux cuisines les plats servis au réfectoire. Les repas étaient présidés par Mademoiselle Martin. On aperçoit à droite (12), à l'entresol, les fenêtres de la classe des petites.

Un couloir intérieur menait à la chapelle (13). Il s'agit ici de la deuxième chapelle¹⁷², construite en 1900, après l'achat de la propriété voisine¹⁷³. L'autel, orienté au sud, renfermait, comme nous l'avons écrit, une relique de sainte Alpais. Le Christ du grand crucifix avait été trouvé dans les environs. Le Journal des *Demoiselles* de 1911, relate sur quatre pages son invention et sa bénédiction, le 2 mai 1911, par l'abbé Delinotte¹⁷⁴. Nous reproduisons ici un extrait de ce récit :

Mercredi 3 mai 1911.

« *Invention de la S^e Croix* » - *A Joigny, Adoration en union avec la Basilique de Montmartre... La veille au soir, a eu lieu la bénédiction d'un précieux crucifix, dont à la demande de M.¹⁷⁵, Melle Carlier raconte ainsi l'histoire :*

« Il y a déjà plusieurs années, un homme se rendant à Looze dans sa charrette, voit étendu par terre un Christ dont les bras étaient séparés du reste du corps ; il arrête sa voiture pour qu'elle ne passe pas sur le Christ, le met dans sa charrette et l'emporte chez lui où il le garde à peu près trois ans dans son grenier. Un jour, il l'enveloppe et l'apporte à Monsieur Delinotte en lui disant qu'il ne savait qu'en faire... Monsieur Delinotte le reçut avec joie et pensa dès ce moment à nous le donner pour qu'il soit honoré dans notre chapelle – « *C'est votre dévotion spéciale, sa place est là ; mais avant, il faut que je prenne des renseignements afin d'être sûr qu'on ne vienne pas le réclamer alors qu'il serait posé dans votre Chapelle !* » – Il l'a donc gardé à peu près encore deux ou trois ans... enfin cette année, il nous a dit qu'il pouvait maintenant le faire poser sans inquiétude. Il s'est occupé de tout, a réuni les ouvriers et l'on a réparé le Christ sous sa direction¹⁷⁶ : on a enlevé la couleur qui recouvrait tout le corps et maintenant il est en bois couleur naturelle ; son expression est magnifique... Monsieur Delinotte suivait toutes les phases de la réparation avec grande joie, heureux de faire ce présent, car c'est lui qui a tenu à faire tous les frais... »

172. – La première était le petit oratoire transformé en chapelle, dont il est question lors de la création de l'Institut, en 1883.

173. – Archives Désir, Manuscrit anonyme, Mademoiselle Guyard, page 74.

174. – Archives Désir, Ibidem et *Journal des Humbles filles du Mont-Calvaire de Notre seigneur Jésus*, année 1911.

175. – Cette personne n'est pas nommée.

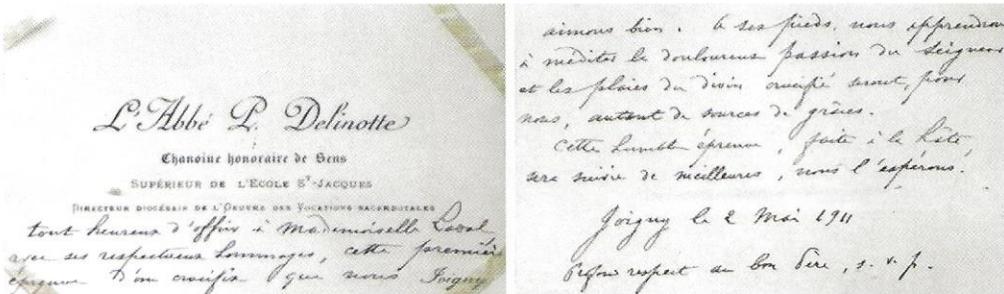
176. – Ce serait un menuisier de la rue Montant-au-Palais qui l'aurait restauré et « *recloué* » sur une croix de sa fabrication (information de Mademoiselle Milet).



S La cour du n° 47



L'abbé Delinotte entretenait depuis l'origine, d'excellentes relations avec Marthe Laval. Il lui adressa une carte de visite ainsi libellée :



Il accompagna son message de la photo du crucifix, tirée le jour même, que la Directrice générale colla avec soin au regard des pages de ce récit.

Ce prêtre si estimé des Demoiselles et du « Tout Joigny », mourut subitement le 23 décembre de cette même année.

Quand l'institut ferma, ce crucifix fut donné à la chapelle de l'Hôpital de Joigny, où on peut encore le voir¹⁷⁷. La relique de Sainte Alpais y fut-elle préservée ?

La salle des fêtes, au rez-de-chaussée du bâtiment de la chapelle (**14 & 14 bis**), était garnie à l'une des extrémités d'une scène. S'y déroulaient chaque année la remise des récompenses et les spectacles, chers au souvenir de Marie-Madeleine Pascal-Viry¹⁷⁸. A droite entre les fenêtres des appartements de Mademoiselle la Directrice (au dessus desquels se situait l'infirmerie), on voit la porte du passage qui aboutissait au numéro 43 de la rue Montant-au-Palais, à l'endroit de la verrière.

Les garçonnets qui regardent l'objectif, assis sur le rebord d'une auge en pierre étaient scolarisés chez « les petites ». Il arrivait à l'institut, de recevoir quelques « petits ». Ce fut le cas pendant la guerre. Suzon tient de son mari, François Breuillet, le souvenir d'une année scolaire passée là, au retour d'Afrique de la famille, afin de mettre à jour et « aux normes » l'enseignement maternel. Les anciennes racontent que la guerre fut l'occasion de scolariser et de protéger des enfants parisiens ou juifs. Mademoiselle Gavet, « haute comme trois pommes », alors professeur de littérature, faisait partie de la Résistance. Lors des alertes, on se réfugiait ordinairement, comme partout, à la cave.

On pratiquait une « gymnastique » très douce et très sage au « Bois de Boulogne » (**15**), cour ombragée devant le bâtiment consacré à la musique.

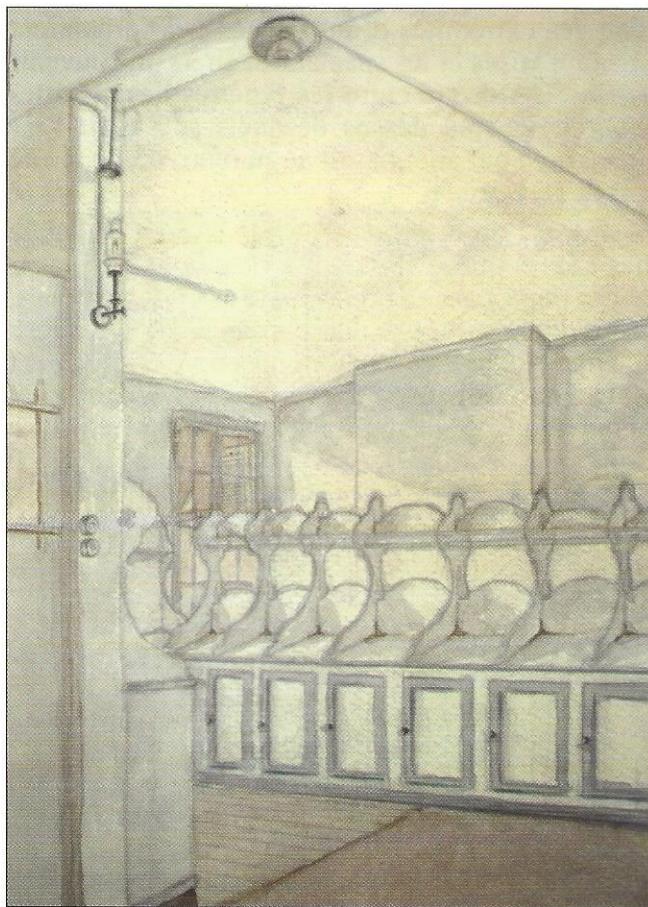
177. – Dans la note n° 15 de son article sur la chapelle de l'Hôpital, (Echo de Joigny n°42, mai 1987, page 9), Gervais Macaisne a écrit : « Le père Morel nous a présenté l'histoire du crucifix donné par l'Institut Normal Sainte-Alpais à l'Hôtel-Dieu et qui se trouve au dessus de l'autel. Il fut, en 1911, trouvé dans un fossé non loin du Petit Séminaire de St-Jacques, par M. Lamirault. Vraisemblablement volé puis abandonné là, il fut rapporté au supérieur, le chanoine Delinotte, qui en fit don à Melle Guyard alors Directrice de l'Institut. Grâce à des soins pieux, il est alors remis en état et installé dans la chapelle de ce collège au cours d'une cérémonie solennelle, le 2 mai 1911. A la fermeture de cet établissement d'enseignement, le 13 janvier 1948, ce crucifix fut remis à Mme la Supérieure de l'Hôtel-Dieu de Joigny et inauguré le 15 février 1948 par Monseigneur Rouch. (D'après les arch. De l'Inst. Normal et récit de M. Barbier, architecte.)

178. – Mme Viry raconte aussi que le chœur des fileuses du Vaisseau-fantôme, les avait une fois exceptionnellement réunies à la chorale de l'école du château, pour un spectacle exceptionnel donné au Théâtre.

9



La salle de dessin



Les lavabos
(dessin Denise Gavet)

Ce « terrain de sport » fut peut-être nommé ainsi par référence à la « maison mère » de Paris, aux arbres nombreux qui l'agrémentaient et aux « promenades » des unes et des autres à cet endroit pour communiquer d'un bâtiment à l'autre.

Trente ans plus tard, un jeune homme, professeur de gymnastique à l'Institut Sainte-Alpais, aussi beau que dynamique, dessina pour ces demoiselles une tenue adaptée au sport, composée d'une tunique avec ceinture et short bouffant de grosse toile souple grège. La gymnastique avait alors lieu dans la salle des fêtes.

Au pied de la balustrade, « la grotte » de la Vierge de Lourdes¹⁷⁹ était accolée au mur de séparation des propriétés (numéros 43 et 45) (16).

On accédait autrefois du « Bois de Boulogne » par le passage échantré dans le mur à une autre cour de récréation, qu'on voit sous deux angles opposés (17 et 18). A l'arrière-plan de la photo (17) on aperçoit la façade du bâtiment dédié à la musique et dont chaque pièce disposait d'un piano. Les apprenties virtuoses y répétaient leurs gammes et leurs arpèges et mettaient en pratique les cours donnés en salle de musique. Rappelons ici l'importance donnée à cet enseignement (19).

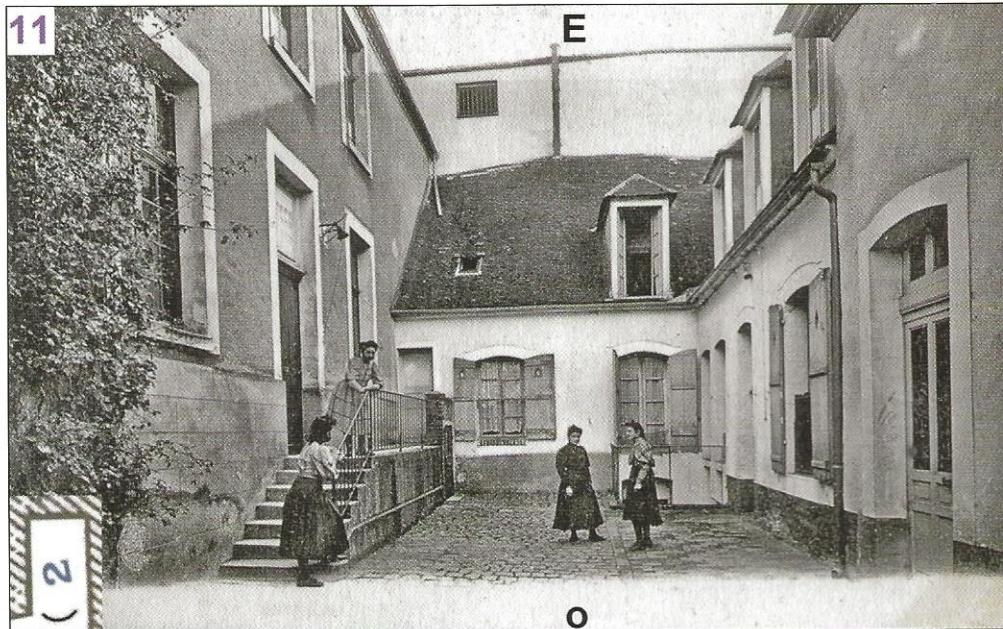
La cour de récréation (20) était bordée au nord de tilleuls sous lesquels étaient disposés des tables et des bancs de pierre, comme en plusieurs endroits des jardins dont on peut, grâce au plan, mesurer l'ampleur et l'agrément.

De cette cour la plus au nord de la propriété, on voit toujours, derrière le mur, la maison baptisée « Saint-Raphaël », sur le côté opposé de la rue des Juifs (21). Les demoiselles, nous l'avons évoqué, y accueillaient le jeudi les fillettes de la ville pour le catéchisme. On y parvenait, depuis l'Institut, en passant par une petite porte au fond de cette cour ou par celle qui donnait rue des fossés Saint-Jean, baptisée depuis la guerre, de la *Croix rouge*, pour avoir été l'entrée de l'espace réservé aux blessés.

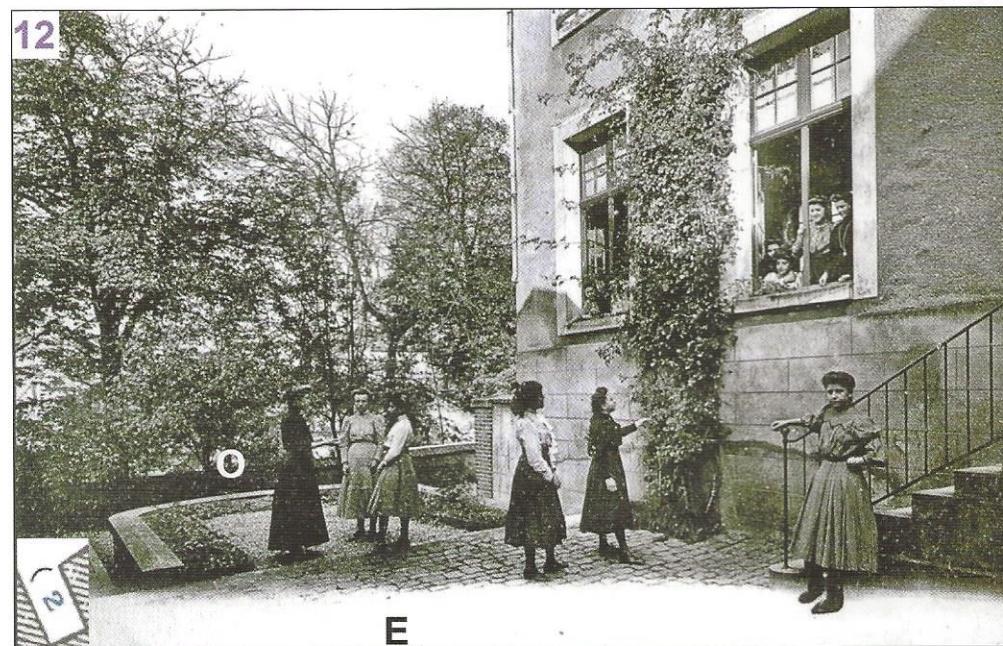
Cette cour spacieuse desservait le bâtiment qui la longeait, destiné au pensionnat, au premier étage, et à la classe des petites, au rez-de-chaussée (20). Un dessin de Denise Gavet (22)¹⁸⁰ donne un aperçu de l'intérieur des deux vastes dortoirs aménagés au premier étage du bâtiment dédié à l'accueil des petites, construit en 1900. Ils remplacèrent avantageusement ceux réalisés en 1884, mal conçus et devenus trop exigus qui se situaient dans les greniers au dessus des bâtiments primitifs (au n° 45). La dernière vue, prise au coin de la rue des Juifs avec celle des Fossés Saint-Jean (23), rend compte de l'importance de la façade orientale de ce bâtiment. Les quatre fenêtres les plus éloignées sur la façade au rez de chaussée sont celles de la salle verte. Mademoiselle Milet, enseignante, pénétrait par la porte à côté de celle de « la Croix rouge » et parvenait dans son bureau. Au premier étage, face à l'objectif, les fenêtres des dortoirs. Lors de la visite de l'amicale des anciennes, en 1994, Juliette Lebœuf (que nous évoquerons ultérieurement) y avait reconnu sa chambre.

179. – Et non, comme on aurait pu l'imaginer, celle de Cudot.

180. – Archives de l'institut sainte-Alpais.



La cour du « fer à cheval »



13



JOIGNY - Institut Normal de Jeunes Filles

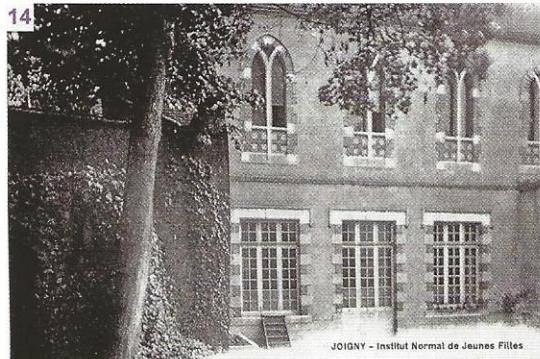
La chapelle et sa cour

14



NE

SO



JOIGNY - Institut Normal de Jeunes Filles



S

La chapelle, le "bois de Boulogne"
et la grotte



JOIGNY - Institut Normal de jeunes Filles - La Grotte

17



18



Le passage entre les cours de récréation

19



La salle de musique

20
O



E

La cour des Tilleuls

21

N



S

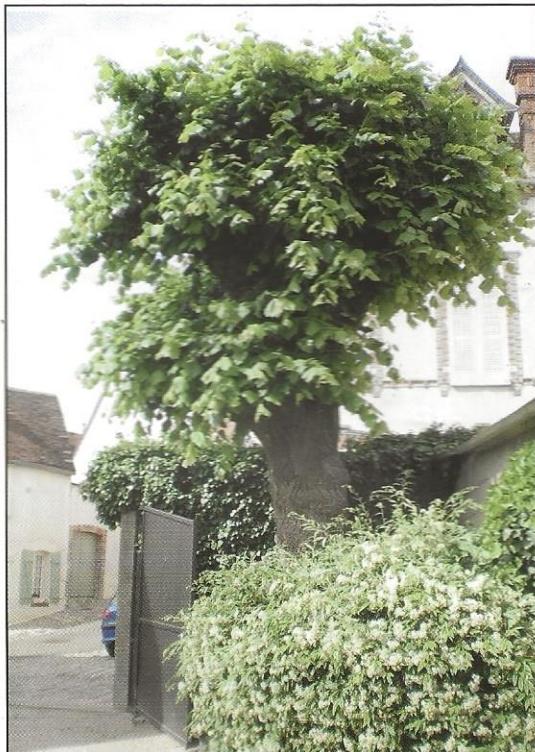
La cour de récréation et la maison Saint-Raphaël

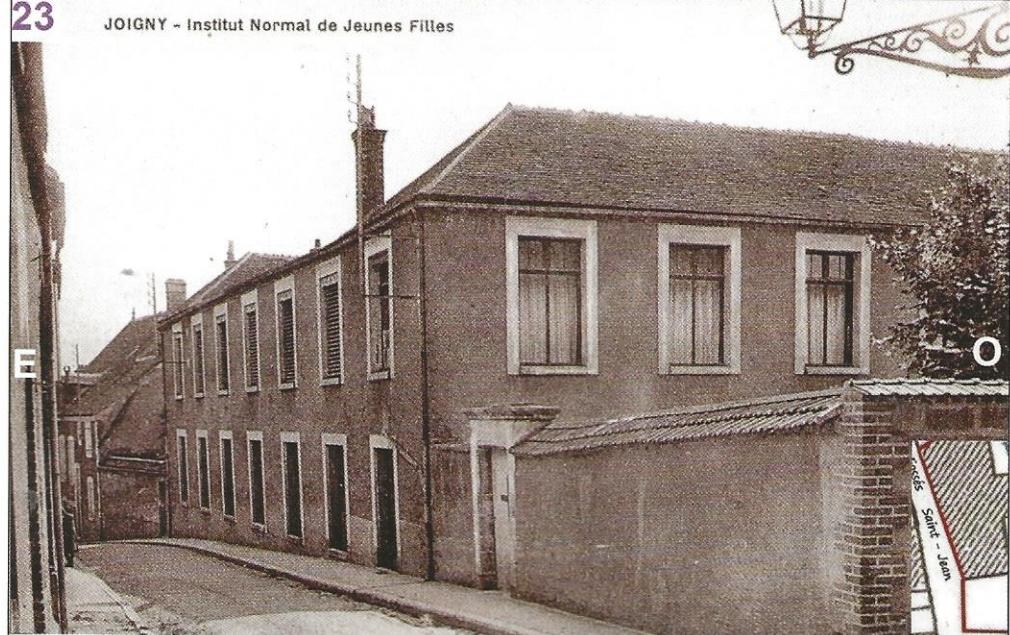


Un coin du dortoir
(dessin Denise Gavet)

La disposition des lieux est aisément reconnaissable aujourd'hui.

Le « Bois de Boulogne » est aujourd'hui clos, dénudé de ses plantations. Un mur reconstruit sépare maintenant deux propriétés distinctes. Le passage permet encore d'accéder à la cour des tilleuls dont le mur nord longe la rue des Juifs. Les arbres, les bancs de pierre ont disparu. Mais la croix surmontant la chapelle est encore sur le toit. Les fenêtres en ogive s'ouvrent encore à l'est. Les grands dortoirs ont fait place à des pièces à vivre mesurant 14 m² chacune et l'unique tilleul rescapé de la construction des garages verdit encore au printemps...





L'institut vu de la rue des Fossés Saint-Jean

La Résidence Sainte-Alpais



Mme Lecestre

En 1977, Monsieur et Madame Lecestre achetèrent la partie des bâtiments correspondant aux dortoirs et à l'école *des petites*.

L'année suivante, vint la nécessité de créer l'entité juridique des treize propriétaires et de la nommer. Plusieurs noms furent proposés, et tout naturellement, Madame Lecestre, présente à la réunion, proposa, en souvenir de l'Institut, de la baptiser **Résidence Sainte-Alpais**, ce qui fut obtenu au bout de trois réunions de négociation.

A Joigny, en cette année 2011, le souvenir de Sainte Alpais est donc bien vivant, même s'il ne subsiste que des éléments laïcs et matériels. Les fêtes du huitième centenaire de la mort de la sainte à Cudot ont ravivé et témoigné au printemps, du spirituel. Les deux saintes sont présentes, à leur façon, à Joigny. L'une veille sur un Centre¹⁸¹ bien vivant, l'autre abrite la mémoire d'une école d'exception. Le précepte de Madeleine Sophie Barat, que n'aurait pas renié Adeline Désir : « *Une éducatrice sait profiter de tout ce que lui mettent entre les mains les sciences qu'elle enseigne, pour arriver au but principal : former l'esprit et le cœur de ses jeunes élèves* » ne réunit-il pas les deux entités ?

181. – Le Centre Sophie Barat, 11 rue Davier, à Joigny, est tenu par les Sœurs du Sacré-Cœur.



Jean-Paul Agosti, *Arbre-Caducée*